

Août 2008: Mer de Marmara - Turquie

Latitude : 40°42,5' N

Longitude : 027°19,0' W

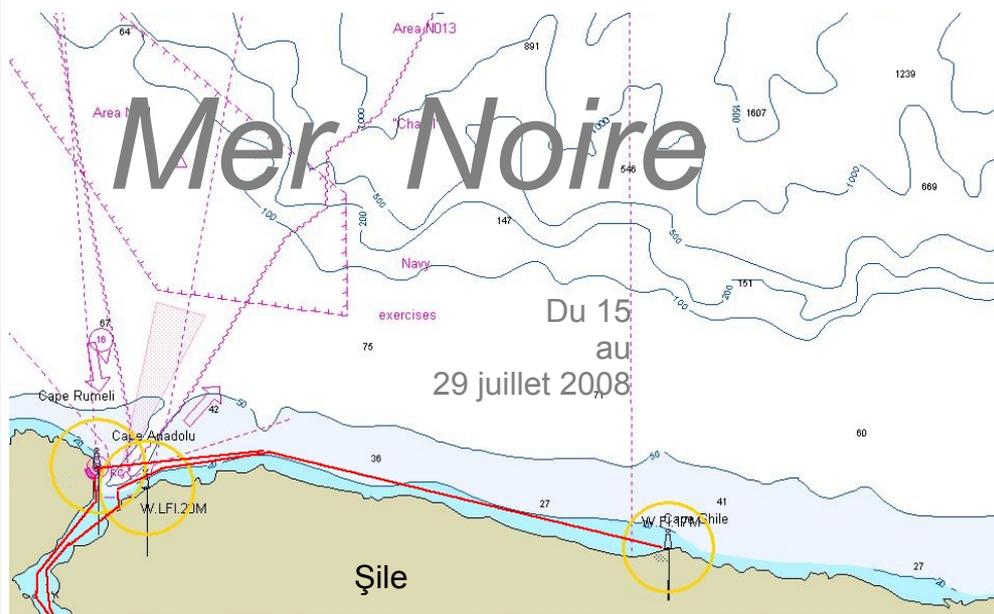
Nombre de milles parcourus : 6351'

Aquabul n°26

Şile



Pont-Euxin, incursion



Incursion en mer Noire : Réussie !

Comment ressentir cette réussite ? En tout cas nous sommes contents. Contents mais pas fiers, étonnamment. Je décelais sur le visage de certains amis navigateurs un sentiment de fierté et d'exploit quand ils nous décrivaient leur tour d'Irlande ou d'ailleurs en bateau. J'étais surprise de voir autant de scintillement de satisfaction dans leurs yeux. Et je me suis demandée si nous aussi, nous paraissions fiers en décrivant notre périple. Je n'aimerais pas. Je n'aimerais pas qu'on lise dans mon regard la moindre trace de prétention ou d'orgueil. Je sais que notre voyage est audacieux, déroutant. Il peut en surprendre plus d'un. Je voudrais juste que ce voyage et que notre façon de le vivre et de le diffuser puisse ouvrir des portes ; que ceux qui nous croisent, que ceux qui nous lisent, puissent rêver, et pourquoi pas, croire que réaliser leur rêve est possible.

Je suis donc contente et non fière. Peut-être car nous n'avons pas affronté les éléments dangereusement et que nous avons respecté la nature, ce qui pour moi n'est pas difficile. Nous n'avons pas lutté contre vents et marée, nous n'avons pas tenté de battre des records, nous avons pris le temps. Peut-être aussi parce que nous ne vivons pas les éléments comme exceptionnels, même si certains coups de vents nous décoiffent. Nous avons toujours réussi à gérer ce qui nous est arrivé, nous n'aimons pas rendre la nature plus terrible qu'elle n'est, annoncer douze Beauforts quand il n'y en a que sept. Il nous paraît stupide de surmonter des dangers imaginaires.



Une incursion de seulement quinze jours, coincés entre la visite d'Istanbul, la réparation du moteur et le retour en mer de Marmara, coincés surtout pour échapper au *meltem* de mer Egée et aux coups de vents fréquents en mer Noire. Mais nous ne sommes pas frustrés, nous avons le sentiment d'avoir pénétré en profondeur une partie hospitalière de cet extrême Nord de la Turquie. Pas de tour de la noireade, pas d'effleurement des côtes roumaines ou bulgares, pas de malaise à l'approche des dangereuses Ossétie ou Géorgie. Pourtant, j'étais tentée d'aller à la rencontre des Bulgares ou des Roumains, voire des Ukrainiens, dont certains sont devenus nos amis en Belgique. Mais des choix de navigations s'imposent à nous, nous avons très peu de renseignements sur cette mer presque inconnue, presque désertée des navigateurs européens. Peu de cartes, pas de guides, de longues distances entre les ports de la côte ouest. Nous préférons rester sages et poursuivre notre intimité avec le peuple turc.

Par la musique, par la vie simple, par une grande disponibilité, nous accéderons ici encore à quelques généreux secrets.



Trois ports seront visités. Le premier, au sortir du Bosphore : **Poyraz**, un port de pêche animé. Nous jetons l'ancre au milieu du port, entre les pédalos et les nageurs dont je ferai bientôt partie. L'eau – qui n'est pas noire – atteint enfin une température qui me convient tout à fait. Le petit village est décrépi, bétonné comme tant d'autres, quelques boutiques minuscules, pas d'internet, nous sommes déjà bien loin du confort et de l'opulence d'Istanbul, et pourtant nous n'en sommes qu'à une cinquantaine de kilomètres.



Aquarellia à Poyraz



L'escale suivante sera notre coup de cœur. **Şile** (prononcer chilè)! Pour l'atteindre, soyons attentifs : les vagues se lèvent puissantes, malgré un vent parfois inexistant. Car si le vent souffle au nord de la mer Noire, comme c'est souvent le cas, il soulève des vagues qui se transforment en longue houle qui déferle sur la côte turque. Nous surveillons donc la météo sur une vaste zone et essayons de nous faufiler entre deux tourmentes. La houle reste profonde mais Aquarellia se comporte admirablement. Quelle sensation que d'être transportés par cette onde colossale, par chaque vague qui soulève le bateau de toute sa puissance ! C'est dans ces moments-là que nous nous sentons si petits - parce que nous sommes si petits - dans une nature immuable et forte. Malgré la houle, le fil de pêche est à la traîne mais ne tentera aucun poisson. Où sont-ils donc ? A leur quête, il y a des pêcheurs dans leur petite barque, il y a des pêcheurs au bord de l'eau sur les quais et les rochers, il y a des cormorans huppés et des grands cormorans, des sternes, des puffins, des mouettes et autres goélands. Il y a aussi des dauphins dont nous apercevons souvent les nageoires sombres et dont les jeux turbulents mettent les flots et nos sens en effervescence. Mais il paraît que la saison de pêche commence en septembre. Préparez-vous, petits poissons, les chalutiers, ces grands prédateurs, fourbissent leurs armes, il vous faudra beaucoup de chance pour leur échapper. D'autant plus que vous n'êtes plus très nombreux à sillonner les mers, nous en avons entendu plus d'un se plaindre de votre disparition.

Comme pour nous narguer, nous trouverons une place dans le port de Şile, à couple d'un restaurant de poissons car nous préférons délaissier les quelques places le long du quai qui nécessitent de jeter l'ancre au milieu du port pour s'amarrer en pointe, avec le danger toujours présent de se voir déplacer l'ancre à toute heure du jour ou de la nuit par un voisin peu vigilant.

Le propriétaire du restaurant flottant, le Papalina, nous accueille avec le sourire et nous verra passer des dizaines de fois à travers sa cuisine rudimentaire, avec toujours un petit mot aimable. Nous bénéficierons même de son électricité pour rafraîchir le frigo et recharger les batteries. Nous bénéficions aussi de sa musique diffusée pour les clients jusque tard dans la nuit, et de l'odeur permanente du poisson en friture. Oserais-je dire que ça ne sentait pas toujours le frais, et que je me demande d'où venaient ses poissons. Je n'ai jamais vu rentrer au port une barque chargée du fruit de sa pêche, à l'exception de sardines ou d'anchois. Les gros poissons sont en réalité puisés dans les fermes de culture.



Autre ferme, une ferme « Nature » celle-là. Celle de notre ami Nedim. Nous le rencontrons dans la ville, le jour de l'inauguration du Festival. Il nous entend parler français et nous adresse la parole... en français, langue qu'il a apprise à l'école et qu'il adore pratiquer quand c'est possible. Nedim et Emine ont une maison dans la ville de Şile mais surtout une ferme dans la montagne. Nedim nous y emmène en dolmuş, ce moyen de locomotion que nous connaissons bien désormais. Dans son jardin organique (sic) parfois dévasté par des chacals et des sangliers, des oliviers, des noisetiers, des figuiers, une serre de tomates et de vignes, des courgettes, des melons, salades, pommes, poires, aubergines, pastèques, concombres, abricots, ... Un délice. La maman de Nedim qui vit dans la ferme se réjouit aussi de nous montrer son cheptel : quelques vaches, chèvres, veaux et poules. Un repas copieux nous est servi dans la salle de séjour où Annè et moi venions d'exécuter quelques pas de danse traditionnelle, au son des airs diffusés par la télévision allumée en permanence comme partout en Turquie. Nous aurons droit aussi à la visite du grenier et de ses trésors, à un air de flûte interprété par Nedim sous la tonnelle de la terrasse. Michel aidera notre ami au transport de quelques brouettées de feuilles mortes, je reçois des feuilles de tilleul pour le thé... Nous nous quitterons avec beaucoup d'émotion, tandis qu'une équipe des 99 télévisions nationales s'installe dans le jardin, près de la rivière, avec force déploiement de matériel, de camions, d'acteurs et de caméras, pour le tournage d'une série télévisée.



100% ORGANIK

Mais Şile, pour être notre coup de cœur, a plus d'un tour dans son sac. Déjà son approche nous charmait : l'odeur des pins excitait nos narines à deux kilomètres des côtes. La ville est jolie et relativement touristique, nous y sommes pourtant les seuls étrangers, bien acceptés cela va sans dire. Ce sont surtout les habitants d'Istanbul qui viennent y chercher le bon air, les plages de sable et la tranquillité. Şile est renommée pour son agriculture écologique, son miel de châtaigne, ses « perles noires », fabrication artisanale de charbon de bois, son emblème, l'iris blanc des sables, son tissage du coton écru joliment brodé par les dames sur le pas de leur porte ou dans leur jardin, son Festival, un des plus anciens de la région d'Istanbul, son phare, le plus grand de Turquie, construit au 19^{ème} siècle pour



guider les marins de Mer Noire vers l'entrée du Bosphore.

Dans les ruelles, 138 maisons traditionnelles avec balcons

de bois ont été répertoriées et font désormais partie d'un patrimoine protégé. Tradition et symbolisme avec ces deux entrées à la demeure, celle de gauche pour les hommes et celle de droite pour les femmes.



Déambuler dans le labyrinthe des ruelles poudreuses et pentues à leur recherche est un vrai plaisir. A quelques pas du bateau, une crique paradisiaque attire quelques nageurs. Les rochers qui enserrant le lagon forment un spectacle dont on ne peut se lasser. De près, à chacun de nos passages, de haut, depuis le sommet d'une ruelle escarpée, depuis une terrasse ombragée, avec Aquarellia en sage voisin, pour faire le plein de belles images.



Plus loin, une large plage isolée et tranquille en cet après-midi brumeux, de superbes grottes l'encadrent mais nous laissent stupéfaits. Elles sont saturées de débris et de plastiques (pas de photos de cette triste plage), déplorable dégradation bariolée.

Michel remplit quelques sacs de bouteilles et cannettes mais il y en a tellement, sa récolte me semble bien ingrate, si non inutile. Les dépollueurs pourront peut-être un jour culpabiliser, inciter les pollueurs à éviter de jeter leurs déchets à tort et à travers et défigurer notre bonne vieille terre.

Şile, c'est encore ce plongeur qui se propose de poser notre anode sous la coque en trois respirations alors que Michel hésitait à enfiler le masque – il n'aime pas plonger la tête sous l'eau. C'est aussi cette longue randonnée vers Kumbaba et ses dunes de sable rouge, du sable dont on prétend qu'il guérit des troubles rhumatismaux quand on s'y « baigne » (en suite de quoi la douleur de mon nerf sciatique ne se résout pourtant pas à me quitter).



Kumbaba

C'est encore cette longue attente au poste de police, arrosée de plusieurs çay, ce thé turc succulent offert toujours si spontanément et qui, je le sais déjà, me manquera dès que j'aurai quitté le pays. Au poste de police ? Non. Il paraît que ce n'est pas la police, même si c'est écrit en toutes lettres sur chemises, casquettes et insignes de chacun des intervenants. Et si je me retrouve devant eux, c'est bien parce que je l'ai voulu : je désirais participer au Festival en m'installant dans la rue pour grimer quelques jolis minois. Un voisin me signale qu'il faut demander une autorisation à la police touristique, ce que je fis. Pendant deux heures, mes interlocuteurs se succèdent, tous avec un large sourire, attirés par ce que je propose, enthousiastes mais prudents, il leur faut des autorisations d'officiels, de supérieurs ou de je ne sais qui encore. Les coups de fils s'échangent, les discussions vont bon train, c'est l'occupation du jour. Finalement, l'autorisation est accordée, « *problem yok !* ».



Şile c'est aussi la musique. La musique du 22ème Festival, à grand renfort de podiums tubulaires, de microphones (qui ne fonctionnent pas toujours), d'éclairages polychromes, de décibels, d'écrans géants, de défilé de mode professionnel, de spectateurs patients. Trois artistes renommés se succéderont, nous les reconnaitrons souvent sur les écrans de télévisions toujours allumés dans les bars ou dans les snacks. Mais surtout la musique que nous préférons, la musique traditionnelle. On nous avait dit qu'un des petits restos de la place du village ouvrirait parfois ses portes - que dis-je, elles sont toujours ouvertes - aux amis musiciens et chanteurs. Nous questionnons le patron et lui disons notre intérêt pour la « *sanat müzik* ». Il téléphone et nous demande d'attendre dix minutes...cinq minutes plus tard, nous voyons apparaître un, puis deux, puis cinq porteurs d'instruments traditionnels. D'autres amis les rejoignent pour chanter... Une soirée inoubliable comme tant d'autres à Şile.



Le retour vers le Bosphore s'effectue en compagnie de quelques grands dauphins sombres et joueurs. Leur présence nous est réconfortante par cette houle permanente. Nous amarrons à **Turkeli Limani**, un port de pêche rustique et bondé, à couple d'un caboteur.

Le chantier est animé.

Sur tous les bateaux, on peint, on répare les filets, on vérifie les moteurs, on soude ; certaines embarcations sont menées à l'eau à la force des bras, roulées sur des rondins. Le village, tout de béton décrépi n'est pas propre. Même entre les murs de la forteresse traînent sacs de plastique et bouteilles vides. Quelle honte !

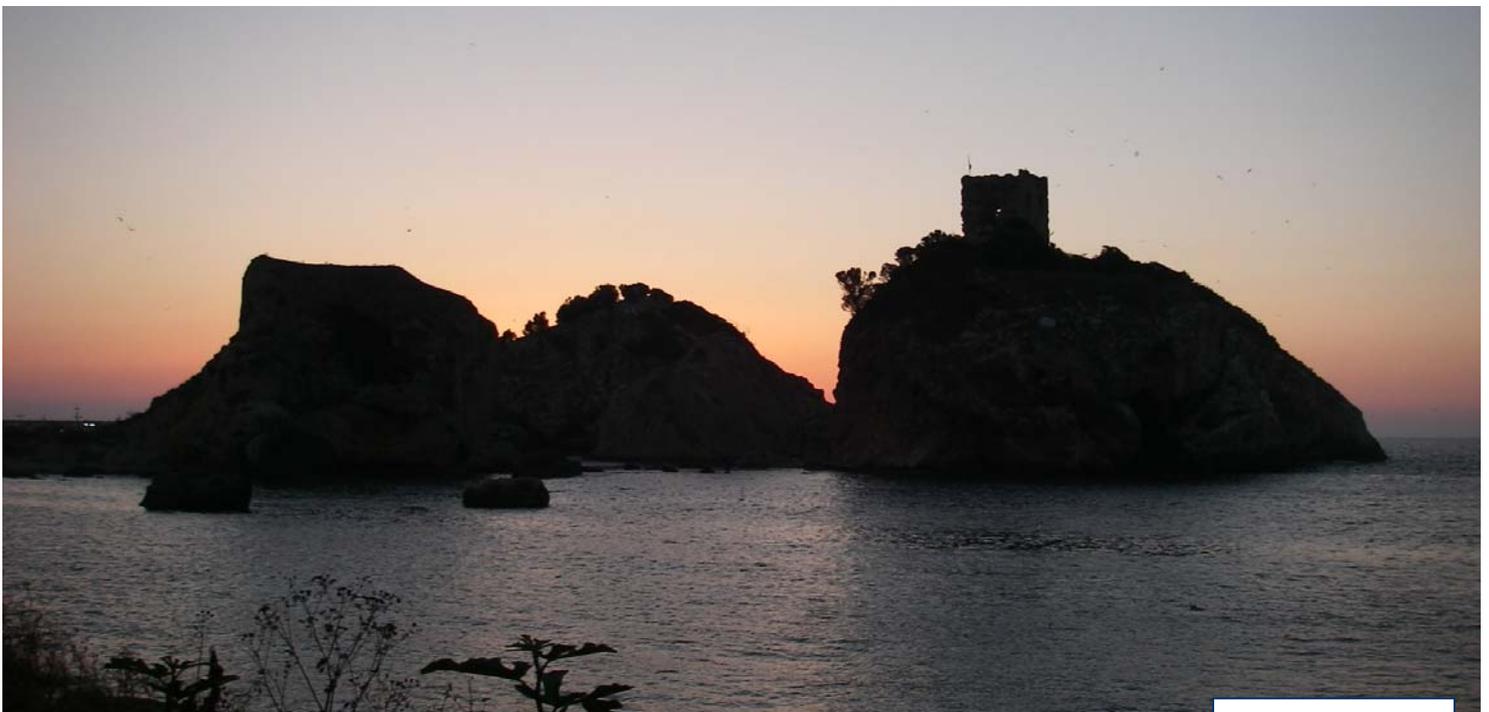
C'est ceci un port encombré



Pourquoi si peu d'étrangers en mer Noire ? Pourquoi si peu de navigateurs en mer Noire ? Pourquoi sommes-nous restés si circonspects, pourquoi ne pas avoir passé deux mois là-bas ? Et si c'était à refaire ?

Certainement nous y passerions plus de temps. C'est une mer qui peut être apprivoisée, dont tant de facettes sont attrayantes. Nous présagions une mer difficile, une navigation solitaire. Ce fut le cas. Cela fait-il peur ? Est-ce le fait d'être seuls étrangers quelque part, le fait d'être différents, de ne pas suivre une route expérimentée qui nous a retenus ? C'est vrai qu'il est rassurant de rencontrer des gens comme soi, de suivre une route, mais il n'est pas dans nos habitudes d'avoir peur de l'inconnu.

Au contraire, nous aimons soulever les voiles, cela nous fait avancer dans la connaissance des autres. Alors cette petite incursion en mer Noire nous conforte encore dans nos intentions de nous dépasser, de dominer les appréhensions, de comprendre l'inexpliqué. Et notre grand atout, notre luxe, notre modération, c'est le temps. Si la mer est démontée, si les vagues se brisent sur les quais, si le vent est contraire, nous attendons. Cela rend notre navigation plus confortable et plus sécurisée. Depuis notre départ, depuis trois ans, la prudence et la patience sont prioritaires, parfois au détriment de navigations et d'escales plus nombreuses. Tel est notre choix.



La Quête des Argonautes



La communication du temps des Argonautes

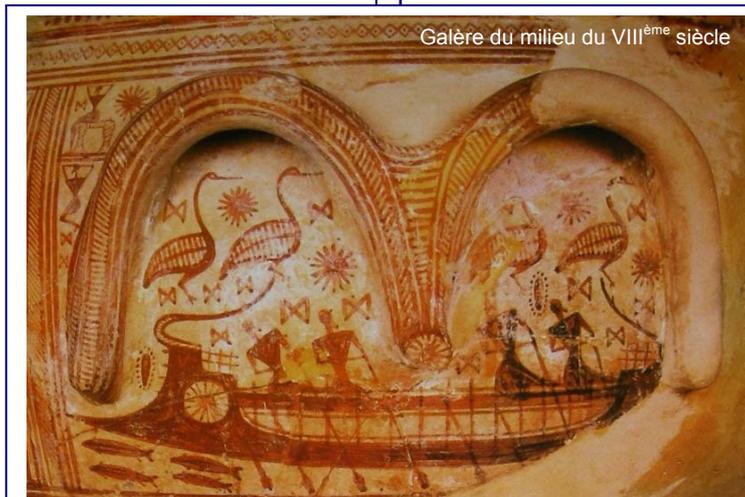
Le récit de la Toison d'or, un des mythes fondateurs de la civilisation européenne, a tour à tour inspiré les sociétés antiques, médiévales et, plus proches de nous, celles des XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Le récit, transmis par les chanteurs ou les poètes, - qui inspirent sans doute les écrivains et internautes d'aujourd'hui -, nous arrive porteur parfois de contradictions, mais toujours d'initiations et d'enseignements.

L'origine de cette épopée, bien antérieure aux poèmes d'Homère, remonterait à plus de 3000 ans. Avec l'Illiade et l'Odyssée, l'histoire de Jason conte les expéditions qui traduisent l'expansion de la conquête de l'espace maritime méditerranéen. Mais encore ? En Thessalie, Pélias, l'oncle de Jason lui impose ce voyage comme condition pour lui céder son trône.

Les Argonautes (« navigateur de l'Argo », nom de leur navire), 54 héros grecs, - ils sont fils des dieux, mortels, ou membres de la famille de Jason -, seront les compagnons du héros dans sa quête de la Toison d'or en Colchide (Georgie actuelle). La mission pleine de péripéties et d'instructions sera accomplie grâce à l'intervention d'Aphrodite qui fait venir une princesse colchidienne, Médée, au secours

de Jason.

Ce voyage circulaire à travers la Grèce et vers la Colchide est celui de l'exploration de rivages inconnus, des premières incursions en mer Noire à une époque où elle était nommée le Pont-Axin, « la mer inhospitalière », avant de devenir le Pont-Euxin « la mer hospitalière », peut-être pour conjurer le sort. Outre sa voilure, l'Argo utilise la puissance de cinquante rameurs, bien nécessaires pour remonter le courant du Bosphore et échapper aux Colchidiens ennemis. Ici en tout cas, le progrès est salutaire : je n'aurais pas aimé remonter le Bosphore à la rame !



La fascination exercée par l'exploit de Jason et des Argonautes est telle qu'elle a conduit un marin contemporain (Tim Severin) à refaire le voyage mythique sur un navire similaire à celui de

la légende. A bord d'Aquarellia, nous sommes surpris de suivre nous aussi certaines traces présumées du héros.

Céramiques, peintures, sculptures, gravures, dessins, tapisseries ou bijoux sont d'autres témoignages d'une histoire qui mêle tout à la fois courage, découverte... et amour.

Et que vive la communication !